

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 19

Artikel: Jeux d'enfance : (suite et fin)
Autor: Ave.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221036>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 58 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



OU EST-IL BIEN ?

H ! ils sont fort ennuyeux, les gens qui ne savent pas ce qu'ils veulent ni où ils sont bien. C'est éprouver une constante angoisse que de se trouver en leur compagnie. Impossible de savoir de quel bois ils se chauffent ni à qui l'on a à faire.

— Allons-nous ici ?

— Hum ! Je n'ai pas idée. Ça ne me sourit guère.

— Faisons-nous cela ?

— Croyez-vous ? Ce n'est pas très amusant.

— Qu'est-ce que je vous offre ?

— Hem ! Je ne sais pas... Rien.

— Allons ! décidez-vous.

— Décidez-vous ! Vous êtes drôle, vous.

— Eh ! bien, nous allons partager trois décis d'Epesses.

— Du blanc ?...

— Si vous préférez le rouge, nous demandons du Beaune.

— Oh ! le rouge, vous savez...

— Eh ! bien, de la bière.

— La bière ? C'est froid.

— Alors, prenons tout simplement un café-crème.

— Oui, un café-crème... N'est-ce pas bien tôt ?

— Où allez-vous dîner, ce soir ?

— Pardon ?...

— Je vous demande où vous allez dîner, ce soir.

— Ma foi, je n'en sais trop rien. Et vous ?

— Moi, je vais à tel endroit. On y est très bien.

— C'est vrai ? Oh ! je pourrais y aller aussi. Mais n'y a-t-il pas beaucoup de monde ?

— C'est ce que j'aime ; il y a de l'animation, de la gaieté.

— Vous aimez comme ça le monde, le bruit ?

— Oui. Il ne me plaît pas de « broyer du noir », comme on dit.

— C'est curieux. Oh ! moi, je ne dis pas que...

— Allons, avez-vous pris une décision ? Venez-vous dîner avec moi ?

— Vous dites que l'on mange bien, là-bas ?...

— Admirablement, et service prompt et soigné. On y va ?

— ... On y va !... Diable ! vous êtes bien pressé. Laissez-moi réfléchir.

— Ah ! bast, vous ne savez pas ce que vous voulez. Je vais.

— Eh ! bien, oui, allez toujours ; je verrai...
J. M.



LO BINOCLE

E gradzi à monsu Reprin ne pouvant pas lui tenir. Lâi restâvant on an, doû z'an, trâi z'an po lo mé. Aprî cein lâo tsertsive onna niéze, et pu... devânt lo dzudzo po fini. Lâi passâvant ti lè z'on aprî lè z'autro.

Quand on passâve eintremi dâi grâpye ao pére Reprin on ein saillive dépelyi, nivèlà ao tot fin. Serpeint de pére Reprin ! l'amâve l'or et l'erdzeint bin mi que sa fenna et mimameint que li mimo. Et tot parâi l'étâi d'onna secte iô l'irant dautrâi que sè crayant d'tre meillâo que lè z'autro.

Lo derrâi de sè grandzi étâi lo pouro Bibineau que lâi avâi medzi de l'erdzeint et quand bin l'avâi bin eindrudzi la terra ao pére Reprin l'avâi faliu fini vè la dzudzo et Bibineau l'avâi bailli son condzi.

Reprin, tot parâi, regrettâve Bibineau po grandzi et onna demèindze la matenâ, ein alleint à son pridzo — Reprin n'étâi ni nationat, ni libriste, mimameint pas salutiste, mâ d'onna secte que mè rappelo pas lo nom — dan, ein alleint à son pridzo passe vè Bibineau po coudhi lo rabonnâ po que restéye son grandzi.

Lo trove à sa cousena, tot solet, que guègne on djû de carte.

— Que fédè-vo dinse avoué voutré carte, na pas lière la Bibliâ, lâi fâ Reprin.

— Le fé mon pridzo, repond Bibineau.

— Quemet ? dinse avoué cliâo carte à bino-clè.

— Justameint. Vouâitide. Lè quatro sat, cli de piquie, de tieu, de trèllie, de carro, eh bin ! cliâo sat mè fant repensâ ao coumeincement dâo mondo. L'è la demire senanna. Lo bon Dieu l'avâi travailli six dzô ! l'è cliâo six points que lâi a iquie ; trâi d'on côté, trâi de l'autro. Lo satièmo que l'è ao mâitet, l'è la demèindze que lo bon Dieu l'avâi met à part po sè repousâ. Lâ, ie pouâve sè repousâ, n'étâi pas grandzi vero Reprin.

Reprin accutâve ein sè moseint lè potte.

— Lè houit, fâ Bibineau, me represeint lè houit que l'étant dein l'artse, Noè, sa fenna, lâo trâi valet et lâo fenna. Lè nâo, por mè l'è cliâo pouro coo, tot pllein de gratta, la lèpre, quemet on lâi desâi dein sti teimps, et que noûtron Seigneur Jésus l'avâi guéri.

— Ein avâi pas nâo, l'étant dhi !

— L'è veré que l'étant dhi, mâ ein a rein que nâo que sant vegnâi po remachâ Jésus. Quand vâio lè dhi, mè rassovigno que lâi a 'na parabôla que lâi diant lè dhi vierge, cinq que l'étant sadze et cinq que l'étant tiure et que l'allâvant de né sein clière. Et pu lâi a assebin lè dhi coumandeint, que ie mè recordo quand vâio cliâo carte, lo houitièmo que sè dit : « Te dusse pas robâ... ton grandzi ».

— N'ein faut pe rein dèvezâ. Vo vu gardâ po grandzi se vo voliâi.

— Lè quatro râi, rebrique Bibineau, l'è cliâo z'homme de teppa que l'ant fé la Bibliâ ; lo Moïse, lo Davi à l'Isâi, lo Salomon à Davi et l'Esâie. Ah ! lè brave dzein. Stausse n'arant pas rondzi lâo grandzi ! Lè dame, lâi 'na dâi boûne et dâi croûie. Cliâ de tieu mè rappelle la boûna vierge Marie que l'a zu lo tieu tant cou-tellâ de vère souffri son valet. Cliâque l'è onna boûna. Et pu cliâque de carro, la reine de Saba que vegnâi du tot llicin oûre dèvesâ Salomon. Et pu lè duve crouie, la Dalila que l'a rongni lè cheveu et la harba à Samsom. Mâ la pllie serpeint de ti l'è la dama de piquie que mè fâ peinsâ à la fenna à Potiphar.

— Et l'as ?

— L'as, l'è cein que vaut lo mé. L'è tot solet

mâ vaut mé que tot lo resto. Mè fâ peinsâ ao bon Dieu, que l'è l'as dâi z'asse. Lè quatro valet : cli de carro, l'è lo Dzozet à Jaco, que la dama de piquie lâi avâi robâ sa roba. L'è lo binocle. Lo valet de tieu, l'è Aron, lo frère à Moïse. Et cli de trèllie l'è lo dzudzo Djedion... Lè quatro râi, lè quatro dame et lè quatro valet fant doze que mè rappellant lè doze apôtre. Oûde-vo.

— Oi, mâ mè seimblie que vo z'âi âobllia onna carta.

— La quinta.

— Lo fou de piquie.

— Ah ! Eh bin, lo fou de piquie, l'è cli que sarâi prâo fou po ître oncora grandzi tsi vo !

Marc à Louis.

Entre papas. — Il ne faut jamais contrarier les goûts des enfants pour le choix d'une carrière. Ainsi, moi, j'ai un fils qui prétendait avoir la vocation des planches...

— Vous l'avez mis au Conservatoire ?

— Non, il est embauteur !

JEUX D'ENFANCE

(Suite et fin.)

U pied du Jura, nous jouions à la Gouenne... J'ose à peine mettre une main juscule à ce jeu démocratique : il est rude à la manière des Vieux-Suisses, mais il n'est pas brutal comme les sports d'importation. Comme tous les autres jeux de cette époque, il ne s'est jamais fait de réclame publique, et n'a pas eu recours à la presse pour protester contre un manque de courtoisie sportive. C'est que nous pratiquions la courtoisie, si naturellement qu'on n'en parlait pas. Et jamais, dans nos jeux, nous n'avons eu à prononcer le mot de *coup dur*. Que cela soit nettement dit à l'honneur de ceux qui ont joué simplement et avec propreté des jeux qui n'ont jamais tué personne.

Cependant, il en restait parfois de légères blessures. La gouenne nous laissait les plus cuisantes. Elle consistait à creuser dans le sol une circonférence de cuvettes espacées les unes des autres selon le nombre des joueurs. Un autre creux marquait le centre approximatif du cercle. Tous les joueurs étaient munis d'un bâton dont je dirai deux mots plus tard. Au milieu du jeu, à l'aide de son bâton, le garde tâchait de faire entrer dans le creux central une boule de bois que tous les joueurs avaient intérêt à chasser au loin. Mais sitôt qu'un participant avait sorti son bâton hors de son trou, le garde cherchait à planter la pointe de sa gaulle dans la cuvette vide. S'il réussissait, il était relevé de sa vilaine fonction. De même, s'il arrivait à mettre la boule au creux central, cela provoquait un changement général de trous, et le garde parvenait sans peine à piquer de son bâton le terrier d'un compagnon qui devait alors le relever de sa fonction.

Le terrible, pour tous, c'était l'affreux bâton : *perche, berclure de haricots, échalas longs* ou autres... c'était tout le même diable.

J'ai connu, comme d'autres, l'instruction gratuite et obligatoire. Comme à d'autres aussi, les bancs non rabotés m'ont mis... vous pensez où !... *des échardes gratuites et obligatoires*. J'aime beaucoup cette instruction, mais j'ai toujours estimé qu'elle n'aurait pas dû nous entrer comme ça... partout.

La gouenne ne nous servait pas autre chose ; on appelait ça des *esquilles* ; elles étaient gratuites *mais volontaires* ! Nos sacrés bâtons nous en bourraient les mains, mais, nous autres goses, nous le voulions bien ; et ce n'était pas en des lieux sur lesquels l'Etat ne doit point avoir de prise ! Ceci dit, vive la gouenne ! qui nous apprend à souffrir avec le sourire et à nous enlever les échardes ou esquilles, selon le système D.

Plusieurs de nos jeux étaient réglementés par des empros. J'en citerai quelques-uns, tout ou partie. Que ce soit pour *bête-noire*, *couvrate*, *cache*, *clicli-mouchette*, ou d'autres jeux analogues, il fallait désigner un *restant*. L'empro décidait, comme aujourd'hui.

Empros usités au pied du Jura :

Un loup passant par un désert,
Ayant un œil tout grand ouvert,
Il fit un pas,
Pour qui ?
Pour toi...
T'es dehors.¹

A la cache,
Qui se cache
Dans l'allée à Monsieur Pache ?
Monsieur Pache ne peut pas dormir
Parce que les enfants font trop de bruit.²
T'es dehors.

Pimpanicale,³ le roi des papillons,
Se faisant la barbe, se coupa le menton.
T'es dehors.

Un protestant
Sur un éléphant,
Un catholique
Sur une bourrique.
T'es dehors.⁴

C'est le roi de Chine,
Pour se divertir
Va dans sa cuisine
Voir le pot bouillir.
Un crapaud y tombe,
Aussitôt le roi
Prend sa poche ronde,
Le tira de là...
T'es dehors.⁵

Pour un certain jeu qui se passait sur un *char à échelles*, nous disions :
Ceint, ceint de veille, veille,
Ceint, ceint de bon matin !⁶

Un des empros les plus curieux, dont j'ai gardé le souvenir, est celui qui nous est venu, je ne sais comment, jadis, de la Scandinavie. C'est du vieux suédois qu'on m'a expliqué dans des îles de la mer Baltique où cette vieille langue est encore comprise, et où l'on danse des danses dont la mélodie et les gestes sont identiques à celles de nos Alpes Vaudoises. Pourquoi ?

Voici l'empro avec sa traduction :

Enik benik top te
D'accord ou non d'accord fais une pirouette
Triff traff kom (de) me
Arrive, trotte, viens (avec) moi.
Ak debro sink nõ
Vite, attention. Arrête donc.
Tin fan tousse house
Ton diable t'appelle. Va-t-en (à la maison).

Comme gamins, nous ne savions rien du sens de nos paroles. Cela arrive même plus tard. Mais nos empros, nos danses et telles légendes du pays ne nous rapprochent-elles pas des Scandinaves ? *Ave.*

¹ Arrangé pour les Dames.

² La défectueuse prononciation doit faire rimer.

³ Roi supposé de la Ilme dynastie.

⁴ Serait-ce du temps de Calvin ou de St-François ?

⁵ Date d'avant la lutte des Sudistes et des Nordistes.

⁶ Nous disions : « Saints ». J'ai écrit depuis « Ceints », car le texte indique qu'il s'agit de pélerins.

« LES FARCES A PETER DE MORGES »

BON nombre d'entre vous ont sans doute entendu parler de cet ami Peter, de Morges, qui était un fin loustic et qui avait surtout du plaisir à amuser ses amis et connaissances en leur racontant des gandoises de son cru.

Je vais essayer de vous en citer quelques-unes :

Il disait assez volontiers qu'il était propriétaire d'un domaine de 45 poses en plein rendement. Une année, qui avait été exceptionnellement bonne pour les paysans, il avait deux poses de trèfle de semé. Aux foins, ce trèfle était monté si haut, que les chevaux qui tiraient la faucheuse se trouvaient obligés de lever la tête pour brouter les fleurs.

Ne pouvant rentrer tout ce foin dans sa grange, il avait fait une maille qui était tellement haute que lorsqu'on était au fin dessus, on voyait sept lacs. Si on avait mis une fourchée de plus, on aurait pu voir le lac de Genezareth.

La qualité de ce fourrage était supérieure, aussi, les vaches se mirent à donner si tant de lait, qu'il fallut faire un étang pour le réduire. On écremait en liquette. Un des vachers qui était chargé de ce travail, tomba dedans et on ne le revit jamais. En fondant le beurre, on retrouva une soque dans la drache et on supposa, avec raison, que ce ne pouvait être qu'une de celles lui ayant appartenu.

Les courges étaient venues si grosses qu'on se trouva dans l'obligation de les faire sauter à la dynamite. Un des pépins fut projeté jusqu'aux Bioux, et c'est dès ce moment qu'on eut des courges à la Vallée.

Les noyers étaient tellement chargés de noix qu'au premier coup de perche, ceux qui étaient chargés de les abattre, en eurent jusqu'au cou. Malheureusement, encore une fois on eut à déplorer la perte d'un des ouvriers et on ne retrouva que sa pipe dans le nilon, quand on fit l'huile de noix.

Il racontait aussi qu'il avait une femme qui était tellement travailleuse, qu'elle tricotait en cueillant les cerises.

Il n'aimait pas à faire des observations, aussi, un jour qu'il avait plu, et qu'il était allé cueillir des prunes avec un jeune Suisse allemand, ce dernier qui se trouvait au fin dessus de l'arbre avait glissé et était tombé. Il n'avait pu s'empêcher de lui dire :

— Tâche-voir de me venir en bas de pointe, tu me casses toutes mes branches ! Oh, il ne lui en avait point voulu pour tout ça, et la preuve c'est qu'il l'avait bien soigné pendant sa maladie, des suites de l'accident ; il avait eu une jambe et deux côtes cassées !

Il était un tantinet gourmand et aimait par dessus tout... les truites... qu'il prenait à la main, dans ses ruisseaux, sur sa propriété !... C'est dommage de ça laisser, disait-il, c'est quand même de la viande qui traîne dans l'eau... etc. *Chamot.*

Entre mondaines. — Il y a très longtemps que je n'ai plus vu Arthur !

— Le pauvre, ne sais-tu pas qu'il lui est arrivé un accident ?

— Un accident !

— Il a été renversé par une automobile et on a dû lui amputer une jambe.

— C'est dommage... Il dansait si bien le shimmy !

LE SANS-GÈNE

ACCOUDE à la fenêtre d'un deuxième étage, je laissais samedi dernier, vers les 11 heures du matin, vagabonder mon regard sur la longue file de paniers de légumes alignés dans la rue, au bord du trottoir. Le marché tirait à sa fin, les revendeuses et les paysannes, fatiguées d'avoir été si longtemps immobilisées, sans possibilité de s'asseoir, à côté de leurs pommes, épinards, carottes, salades, etc., consultaient leur montre, s'étiraient les membres engourdis ou relançaient quelque passant d'un avenant : « Monsieur n'a besoin de rien ? » ou « Des pommes bon marché, Madame ! »

Les paniers vides, enchassés les uns dans les autres, formaient de-ci de-là des pyramides attestant la puissance de consommation des estomacs citadins. Des clientes retardées et en veine de bavardages passaient en revue les restes de ce qui tôt le matin avait constitué ces plantureux étalages, desquels s'exhale habituellement une ravissante odeur de poireau vert et blanc. Sous ma fenêtre, une voisine, Madame Viraubeu, toute guillerette, un panier au bras et un chien basset à ses côtés, vient de s'arrêter et interpelle une brave paysanne entourée de corbeilles à moitié pleines. Après avoir marchandé pendant cinq minutes, Madame Viraulaid, — c'est ainsi que nous l'appelons entre nous, — achète une douzaine d'œufs et, évidemment pour faire contrepoids aux plaintes de la marchande, elle entend de raconter toutes ses misères ; son mari vient d'essuyer de grosses pertes, son beau-fils boit trop, une belle-fille fait la paresseuse, enfin quoi aucun des secrets de la famille n'est oublié. Pendant cette interminable conversation, le petit basset, après avoir humé longuement les légumes, se mit en devoir en trois endroits d'esquisser le geste bien connu et d'arroser copieusement salade, pommes et poireaux. Après lui, un de ses cousins vint en faire autant et pour finir un chien-loup, aussi respectueux de la tradition que ses deux confrères, se crut également autorisé à répandre une rosée douteuse, afin de rendre sans doute un air de fraîcheur aux légumes quelque peu flétris par le soleil d'avril. Mal lui en prit, car au troisième panier, la marchande s'apercevant du mouvement, saisit un gros bâton à sa portée et le lança sur l'animal qui, surpris que l'on ait méconnu ainsi ses intentions utilitaires, décampa sans débiter de compliments.

— Ces sales bêtes, toute la matinée, on ne fait que de les chasser ! hurla la paysanne, tandis que Madame Viraubeu, craignant pour son basset, eut hâte de déguerpir, laissant là ses misères et ses commentaires poivrés. Un jeune homme — cet âge est sans pitié — qui avait assisté au dernier acte de la scène, se mit, en continuant son chemin, à siffler gaîment la mélodie du couplet : « Qu'ils sont heureux les chiens, etc. », pendant qu'une dame, le cœur soulevé de dégoût, jurait qu'elle n'achèterait plus jamais de légumes exposés à de telles intempéries, tant que la police, par un ukase solennel, n'interdirait pas l'accès du marché à la cohorte des chiens malhonnêtes.

Oui vraiment, parmi les habitués de la rue, les chiens et ceux qui leur ressemblent, sont certainement les êtres qui font preuve du plus grand sans-gêne ! *Aimé Schabzigre.*

LA MÉMOIRE

LY a dix espèces de mémoires. On cite des hommes qui ont une prodigieuse faculté de souvenir arithmétique. Tout ce qui est chiffre demeure profondément gravé dans leur cerveau, de même que les rapports que l'on veut établir entre ces chiffres. L'intelligence, parfois, n'y est pour rien ou pour peu de chose : il arrive, en effet, que les calculateurs prodiges soient des êtres très ordinaires, très médiocres, incapables d'aligner deux idées et d'émettre un propos digne d'attention. Nous en avons connu un, peu illuminé, mais qui répondait presque instantanément à la question suivante : « Quel jour de la semaine était le 2 mars 1572 ?... ou le 13 octobre 1428... ou le 6 juillet 1683 ?... »

D'autres hommes, fort à plaindre, ont la mémoire des romans qu'ils lurent. Dix ans, quinze ans, trente ans après les avoir ingurgités, ils sont capables d'en conter les plus insignifiantes péripéties, de dire les noms et prénoms de tous les personnages, comment ils vécurent et comment ils moururent. D'autres encore, même sous les cheveux blancs, réciteront sans hésitation aucune les fables ou les vers latins qu'ils apprirent sur les bancs du collège. C'est alors comme une roue qui tourne et qui ne peut pas ne pas tourner. Et les préfectures et districts vaudois ? Et les chef-lieux suisses ? D'ordinaire, aussitôt